



HAL
open science

Introduction

John E Joseph, Chloé Laplantine

► **To cite this version:**

John E Joseph, Chloé Laplantine. Introduction. Chloé Laplantine; John E. Joseph; Emilie Aussant. Simplicité et complexité des langues dans l'histoire des théories linguistiques, SHESL, pp.11-26, 2023, HEL Livres, 979-10-91587-21-1. hal-04147800

HAL Id: hal-04147800

<https://hal.science/hal-04147800>

Submitted on 1 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Introduction

John E. Joseph¹ et Chloé Laplantine²

¹ Université d'Édimbourg

² Université Paris Cité and Université Sorbonne Nouvelle, CNRS, Laboratoire d'histoire des théories linguistiques, F-75013 Paris, France

En tant que linguistes, il nous est interdit en principe de formuler des jugements de qualités sur une langue ou un dialecte, ou même sur une forme ou une structure linguistique. Un moment important dans le développement de cette interdiction est l'échange entre Wilhelm von Humboldt et certains de ses lecteurs, qui avaient vu dans ses écrits des préjugés en faveur des langues indo-européennes, surtout le grec ancien et le sanskrit, ceci impliquant en conséquence une infériorité des autres familles linguistiques.

Aux États-Unis, John Pickering et Peter Stephen Du Ponceau protestèrent en faveur des langues américaines, et en France, le sinologue Jean-Pierre Abel-Rémusat fit de même pour le chinois ancien. Dans une longue lettre adressée à Abel-Rémusat, et publiée en 1826 et 1827, Humboldt expliquait que la structure des langues flexionnelles telles que le sanskrit, et des langues isolantes telles que le chinois, les rend chacune supérieure pour des fonctions mentales différentes : le chinois pour l'expression des *idées* prises singulièrement, le sanscrit pour celle de la *pensée* dans son intégralité.

Cette distinction est d'un ordre *simple-complexe*. Elle fournit aux linguistes le moyen d'avoir le beurre et l'argent du beurre : en localisant la supériorité des langues flexionnelles dans leur capacité à combiner les idées – même si l'expression des idées individuelles est meilleure dans les langues isolantes – on ne devait pas se débarrasser de la perception occidentale générale d'un Orient relativement

primitif. En même temps, on était libre de proclamer la supériorité du primitif, comme dans le trope, d'inspiration rousseauiste, du Bon Sauvage.

Bien que ce trope soit plus caractéristique de la littérature et des arts graphiques que des sciences, Arthur Lovejoy et George Boas (1935 : 7) ont identifié un « primitivisme culturel », de date ancienne, qui consiste dans « la conviction des hommes vivant dans une condition culturelle relativement évoluée et complexe qu'une vie beaucoup plus simple et moins sophistiquée, à certains égards ou à tous égards, est une vie plus désirable »¹. Plus désirable peut-être que la vie complexe de la civilisation, et plus aisée à certains égards, mais pas à tous les égards :

Elle est plus facile précisément *parce que* c'est (ou l'on a imaginé, en partie à tort, qu'elle était) plus simple ; elle est moins chargée de dispositifs et (comme on l'a supposé) d'une multitude de règles, de règlements et de conventions restrictifs. [...] D'autre part, la vie de nombreux peuples sauvages, et ceux qui sont les mieux connus dans la plus grande partie de l'histoire européenne, est manifestement à certains égards, ou lorsqu'elle est considérée sous un certain jour, plus dure que celle de l'humanité civilisée – au moins de la partie la plus prospère. (*Ibid.* : 9-10 ; notre traduction)²

Ce paradoxe suffit pour autoriser une disjonction entre le primitivisme et la hiérarchisation qualitative des peuples et des langues. Mais pour les linguistes, il était évident que l'histoire n'est pas un simple processus de complexification ; au contraire, dans la famille linguistique la mieux connue, l'indo-européen, le système des flexions des langues anciennes était bien plus complexe que dans les langues modernes, même dans le lituanien, qui conserve un nombre

1. « ... *the belief of men living in a relatively highly evolved and complex cultural condition that a life far simpler and less sophisticated in some or in all respects is a more desirable life* » (1965 :7).

2. « *It is easier precisely because it is (or has, in part erroneously, been imagined to be) simpler; it is less burdened with apparatus and (as has been supposed) with a multitude of restrictive rules and regulations and conventionalities. [...] On the other hand, the life of many savage peoples, and those the best known throughout the greater part of European history, is manifestly in certain respects, or when regarded in a certain light, harder than that of civilized mankind – at least of the more prosperous portion of it* » (1965 : 9-10).

exceptionnel de formes. La morphologie n'est pas tout le système linguistique, bien sûr, et la phonologie comme la syntaxe ont subi des développements divers. Au fur et à mesure que la linguistique devenait une « science », les linguistes cessèrent de spéculer sur l'état de la langue à son aube ; et pour les modernes, la science commença au moment où la comparaison des langues-filles attestées permit de reconstruire la langue-mère d'une famille quelconque.

L'origine des langues n'est ressuscitée comme sujet scientifique autorisé que dans les années 1980, avec une présomption fondamentale inchangée, à savoir que les langues sont passées d'une origine simple à un stade complexe, qui, dans certains cas, y compris celui des langues indo-européennes, a subi ensuite une simplification, ponctuée par des complexifications qui restaient plutôt exceptionnelles. Mais, entre-temps, des événements historiques avaient périodiquement modifié l'atmosphère anthropologique et politique. Dès 1850, Arthur de Gobineau offrait un « racisme scientifique », en fait dépourvu de valeur scientifique mais réfléchissant les préjugés reçus ; et neuf ans plus tard, l'évolutionnisme de Charles Darwin établissait l'image d'une échelle de l'évolution commençant avec les êtres vivants les plus simples et continuant jusqu'aux êtres humains. Bien que vraiment scientifique, le darwinisme parut soutenir, pour ceux qui désiraient une telle confirmation, l'illusion d'une hiérarchie des races humaines.

Les prolongements de cette manière inhumaine de concevoir l'humanité sont trop bien connus. En linguistique, ils existèrent, mais marginalement : Léopold de Saussure, par exemple, proclama une échelle de qualité linguistique liée à une échelle de complexité, dans des écrits lus par peu de gens ; par contre, son frère Ferdinand s'éloigna des comparaisons de ce genre, en faveur d'une conception du système linguistique comme un réseau de pures différences, et nia la possibilité d'une liaison entre langue et culture, dans ses cours qui ont trouvé des lecteurs innombrables. Aux États-Unis, Franz Boas, bien que dévoué à l'idée d'un nœud étroit entre langue et culture, affirma robustement l'égalité des langues et des peuples généralement divisés entre primitifs et civilisés.

Mais les perceptions fortes ne peuvent jamais être anéanties pour toujours. L'éternel retour nietzschéen de l'analyse des langues selon

leur simplicité et complexité recommencera au début des années 1930, dans les ouvrages de Roman Jakobson et Nikolai Troubetzkoy, lorsqu'ils formuleront ensemble la notion de « marque ». Là où, dans le système saussurien, chaque élément a un statut égal en tant que différence, Jakobson et Troubetzkoy affirment au contraire que certains éléments sont plus simples que d'autres, et que les éléments simples sont distingués des éléments complexes par l'addition d'une marque supplémentaire. Troubetzkoy mourut peu après l'invasion allemande de l'Autriche en 1938, mais Jakobson continua le développement de ces idées, proposant que les éléments simples sont acquis plus tôt par les enfants, sont plus durables à travers l'histoire de la langue, et ainsi de suite. Il dut fuir les Nazis, et fit un passage vers la Suède, où il put publier un livre dont l'importance fut reconnue immédiatement mais dont l'influence fut retardée par la guerre.

À la fin des hostilités, le choc de la découverte du génocide allemand eut un effet profond à travers le monde. Une analyse basée sur la simplicité et la complexité n'attirait pas grand nombre de linguistes, jusque dans les années 1960, et ce n'est qu'assez récemment qu'a reculé le dogme reçu formulé dans l'après-guerre que « toutes les langues sont également complexes » (voir Joseph & Newmeyer 2012). À cause de ce dogme, des recherches sur la simplicité et la complexité des langues sont restées effectivement suspectes jusqu'aux années 1980 – et même à cette époque-là, les linguistes assez courageux pour les ressusciter il y a quarante ans reçurent parfois des accusations de vouloir rouvrir le chemin menant à Auschwitz. Peu à peu, ce champ de recherches a retrouvé la reconnaissance de sa validité et de son importance pour l'explication de bien des phénomènes linguistiques, diachroniques et synchroniques, théoriques et appliqués.

Les articles ici rassemblés contribuent à notre connaissance de ce trajet historique dans la pensée linguistique, et de l'applicabilité des mesures de complexité dans la linguistique actuelle. Nous, les contributeurs, sommes tous reconnaissants des efforts de nos prédécesseurs qui ont rendu possible la poursuite des intérêts scientifiques qui a abouti à l'ouvrage que voici.

Cet ouvrage constitue les actes du colloque « Simplicité et complexité des langues dans l'histoire des théories linguistiques » organisé par la Société d'histoire épistémologie

des sciences du langage (SHESL), qui s'est tenu à Paris du 23 au 25 janvier 2020.

Il nous a semblé que les textes rassemblés ici pouvaient être regroupés selon cinq fils directeurs.

Un premier fil est celui *du simple, du naturel et du natif*. Gerda Hassler examine la réflexion sur l'ordre fixe des mots comme critère d'évaluation des langues dans les grammaires du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècles, et met en lumière la réapparition de ce critère d'évaluation dans les théories modernes de la structure informationnelle où l'ordre fixe ou libre des mots est conçu en termes d'effort de traitement et de décodage. Hassler rappelle que l'ordre naturel est discuté dès l'Antiquité (par exemple chez Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Cicéron). Notion de rhétorique, elle est transférée à la grammaire, et devient un critère prescriptif notamment chez Louis Meigret (« *construccion ou ordonance bone de parolles* ») où le français prend valeur d'exemple par rapport au latin. Chez Arnauld et Lancelot, s'il existe une *construction simple* ou *régulière* qui correspond à un ordre naturel de l'expression des pensées, l'usage d'une *construction irrégulière* ou *figurée* est également légitime dans un but de brièveté et d'élégance. *Clarté, netteté, naïveté* du discours : on voit se poursuivre cette réflexion portée par des idées rationalistes jusqu'au développement de la pensée sensualiste au ^{xviii}^e siècle : Condillac pose que le « naturel varie nécessairement selon le génie de la langue », Batteux contredit le dogme rationaliste en voyant dans le français une langue inversive, et Diderot propose l'étude comparée de la langue des gestes, comme premier stade du langage, et du langage articulé. Dans le domaine de la normalisation des langues, on voit le modèle rationaliste dominer chez les grammairiens français du ^{xviii}^e siècle, qui en même temps posent la langue française en exemple d'une langue suivant l'ordre naturel des idées. Hassler examine par la suite la problématique de l'ordre des mots telle qu'elle a été discutée en Europe (Espagne, Allemagne, Russie, Angleterre). Par exemple, en Espagne, chez Nebrija, l'ordre naturel ne doit pas aller contre l'ordre du réel, principe que suit la Real Academia Española ; les grammairiens espagnols semblent promouvoir une liberté de l'ordre des mots français pour des fins stylistiques (élégance et énergie) ou

communicationnelles. La discussion sur l'ordre naturel des langues, qu'on pourrait croire confinée à l'époque classique, se poursuit en fait encore chez des auteurs comme Henri Weill, Georg von der Gabelentz et Hermann Paul au XIX^e siècle. Le grammairien Wilhelm Meyer-Lübke parle ainsi de lutte entre des facteurs grammaticaux et affectifs. Et comme on l'a dit plus haut, cette discussion a toute son actualité aujourd'hui.

Claudia Schweitzer, dans « Pourquoi l'italien serait-il la « meilleure » langue pour chanter ? ou : Comment la sonorité peut déterminer l'impression de simplicité d'une langue », montre que les conceptions qui touchent à l'évaluation des qualités des langues dans leur rapport au chant ont varié dans l'histoire. L'opinion populaire, qui inclut celle des chanteurs eux-mêmes, semble s'accorder à penser que l'italien est la meilleure langue pour chanter, et on voit que cette opinion est déjà établie au XVIII^e siècle, par exemple dans les écrits de Jean-Jacques Rousseau qui trouve que le français n'a ni mesure ni mélodie. A l'âge baroque, une union étroite est conçue entre langue et musique : le texte n'est pas posé sur la musique, mais est la source même du chant, et la reconnaissance de qualités propres aux langues aboutit à la conception de styles différents qui leur correspondent. L'italien est néanmoins reconnu naturellement plus expressif de par ses sonorités vocaliques, et donc naturellement plus adapté au chant, ces représentations de la langue ayant des incidences sur les techniques de chants en italien et dans les autres langues.

Sophie Jollin-Bertocchi et Jacques-Philippe Saint-Gerand mènent l'enquête sur le couple terminologique phrase simple / phrase complexe depuis le XVII^e siècle jusqu'aux grammaires contemporaines, et mettent ainsi en lumière différentes étapes de la réflexion dans l'approche de la notion de phrase. Dans la plupart des grammaires de la fin du XX^e siècle, le couple phrase simple / complexe est présenté comme traditionnel, alors que son officialisation est récente, les grammaires du début du siècle marquant rarement cette distinction. La distinction entre phrase simple et phrase complexe apparaît d'abord dans une tension entre les raisonnements de la grammaire et de la rhétorique ; ainsi une proposition simple peut être déployée en une période oratoire complexe. Dans la grammaire de Port-Royal, une phrase peut être analysée en propositions principale et incidente,

chacune étant l'expression d'un jugement. A la fin du XVIII^e siècle et dans la première partie du XIX^e siècle, c'est de nouveau la rhétoricité de la langue qui détermine l'approche de la phrase, avec, par exemple chez Napoléon Landais, la différenciation entre *construction analytique* (où la construction de la phrase suit l'ordre naturel des idées) et *construction figurée* (qui suit l'ordre propre des langues). Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, on voit se développer l'analyse logique de la phrase en propositions, qui n'a plus rien à voir avec la proposition dans son sens « métaphysique ». A partir de la fin du XIX^e siècle, la grammaire scolaire développe des stratégies différentes pour des audiences différentes : l'enseignement grammatical de la phrase simple est destiné à l'enseignement primaire et celui de la phrase complexe, plus rhétorique, destiné à l'enseignement secondaire des classes sociales favorisées. Le couple se maintient et est même structurant dans les grammaires à visée didactique du XX^e siècle et jusqu'à maintenant, aux côtés d'autres termes comme phrase *matrice*, *constituante*, *multiple*, etc., qui témoignent d'une difficulté à opérer seulement avec la distinction simple / complexe, dont les frontières fragiles peuvent être marquées par la subordination, la coordination ou la juxtaposition, ou encore par les phénomènes de jonction ou de translation (chez Lucien Tesnière). Finalement, il apparaît que le couple phrase simple / complexe porte le fardeau d'une histoire indécise et tiraillée entre grammaire et rhétorique.

Cendrine Pagani-Naudet et Nathalie Fournier s'intéressent à la notion de *naïf* appliquée à la langue, qui apparaît à la Renaissance comme un double de *natif*, mais avec des valeurs différentes, et qui bougent entre XVI^e et XVII^e siècles selon l'idéologie linguistique qui en guide l'approche. Ainsi sont dégagées trois valeurs différentes et qui vont s'affronter selon les auteurs et dans un laps de temps assez réduit : le naïf natif, originel et historique ; le naïf propre à une langue ; le naïf naturel, à valeur esthétique et morale. Chez Sylvius, la notion de naïf s'inscrit dans un mouvement de reconquête des origines, de retour à l'« antique pureté » de la langue française. Le projet est de « décaper » la langue, afin de la rendre pure et simple. Le projet de Louis Meigret est différent : il ne s'agit pas de retourner aux langues anciennes, mais de ramener la variété des usages présents à des règles sous-jacentes. Tout d'abord dans le domaine

de la prononciation et de l'écriture où il cherche à définir la *naïve prononciation* et la *naïve écriture* (qui reconduit sans ambiguïté à sa source orale). De manière distinctive, l'intention de Ramus, Mathieu, ou Henri Estienne dans la seconde moitié du xvi^e siècle, est la recherche de la singularité du français. Pour H. Estienne, le natif n'a ni lieu ni milieu, c'est davantage une « construction permanente ». Ramus, quant à lui, reconnaît les anomalies et idiotismes comme des « ornements » de la langue. La perspective est différente au xvii^e siècle puisque le grammairien s'efforce de travailler à fixer la langue française. Le « naïf françois » de Jean Nicot apparaît comme une entreprise de restauration de la pureté linguistique du français, contre les origines étrangères, régionales, ou latines. Charles Maupas, quant à lui, a une vision synchronique de la langue : il écrit une grammaire avec l'intention de rendre compte de la spécificité d'un système linguistique par différenciation avec d'autres, cette grammaire étant à la fois destinée aux apprenants étrangers mais aussi aux amateurs de la langue française. La conception d'une « naïve propriété de notre langue » chez Maupas, loin d'une vision passéiste et conservatrice, cherche à fixer une langue particulière qui est en même temps une langue commune. La définition du naïf par opposition à ce qui l'en éloigne réapparaît chez Antoine Oudin, qui stigmatise l'ancien, mais aussi distingue les « vrais François », qui parlent bien, des locuteurs fautifs. Chez Laurent Chifflet, le naïf définit un usage de la langue en tant que fidèle à la réalité et ne marquant pas d'affectation. Le naïf a basculé, d'une notion appliquée à la langue, elle est devenue une notion appliquée au style.

Maxime Maleux étudie l'argumentation en faveur de l'enseignement de l'hébreu dans le cadre du Collège trilingue de Louvain, institution fondée avec l'aide d'Érasme en 1517 dans le contexte d'un humanisme cherchant à étudier les sources des textes sacrés. Certains théologiens voyaient dans cet enseignement trilingue, comprenant le latin, le grec et l'hébreu, une remise en question de leur autorité sur l'exégèse biblique et attaquent donc sa légitimité. Un des arguments en faveur de l'enseignement de l'hébreu est la *simplicité* de cette langue, argument qui paraît à première vue surprenant. Cette simplicité va avec les idées de pureté, de brièveté et de transparence, et simplement de perfection,

car l'hébreu est alors conçu comme la première langue créée par Dieu. Certains humanistes cherchent à retrouver dans les racines de l'hébreu l'origine des mots dans d'autres langues, car la matérialité de l'hébreu reflète la réalité (de manière cratyliste), et une démarche cabbalistique n'est pas possible sans une connaissance de l'hébreu. Quoique cette conception de l'hébreu comme langue première (et universelle) de l'humanité soit remise en doute au XVII^e siècle, elle a continué à perdurer jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Mat Pires propose un article audacieux et original sur la façon dont la simplicité linguistique a été imaginée dans la science-fiction se déroulant à l'époque préhistorique, dans une gamme de romans, de nouvelles et de bandes dessinées. Un petit nombre de domaines syntaxiques, lexicaux et pragmatiques sont régulièrement ciblés par les auteurs comme lieux de représentation du langage simplifié dans les dialogues de leurs personnages, où Pires voit une homogénéité implicite avec la simplicité imaginée de la vie préhistorique. Ces dialogues sont, bien sûr, présentés non pas dans la langue préhistorique originale, mais dans l'anglais ou le français dans lequel la science-fiction a été écrite, et Pires oppose cette « traduction » au « transfert » des noms de personnes et de peuples, qui sont généralement dans la langue préhistorique imaginée, par exemple *Dorv*, *Zoug*, *Iza*, *Oga* (de Jean M. Auel, *Le clan de l'ours des cavernes*, 1980), bien que parfois « traduits », le « clan de l'ours des cavernes » en étant un tel cas.

Le second fil directeur, sur lequel nous avons organisé les textes de ce volume, est celui de *la comparaison des langues*.

Raf Van Rooy étudie la manière dont la notion de *copia* (« abondance »), empruntée à la rhétorique, organise la réflexion comparative chez les grammairiens du XVI^e siècle, en servant de critère d'appréciation. Il met d'abord en perspective son étude dans le long terme de l'histoire de l'évaluation de la complexité des langues, entre le consensus sur l'égalité des langues établi au XX^e siècle et le retour actuelle à la mesurabilité de la complexité des langues, notamment en termes de difficulté et de coût. À la Renaissance, la « copiosité » linguistique est une valeur très positive, et ainsi le grec se retrouve souvent loué par rapport au latin, mais pas chez Scaliger qui, par exemple, trouve l'article du grec superflu et qualifie

les Grecs de peuple excessivement bavard. Van Rooy mène l'enquête sur l'appréciation de *copia* du grec, en examinant les commentaires des grammairiens sur quelques spécificités du grec : l'article, le duel, l'aoriste, les formes participiales, la voix moyenne et son absence d'ablatif (conçue par le grammairien français Cauchie, en faveur du grec, comme une redondance du latin plutôt que comme une richesse !). Enfin, il interroge la superposition des notions de *copia* et de complexité linguistique, et argumente dans le sens d'une filiation possible des deux notions.

Julien Sibileau étudie différents traités de la tradition grammaticale arabe dans lesquels la thématique de la supériorité de l'arabe est développée, en tâchant de séparer entre les arguments théologiques et les arguments de nature plus linguistique. En effet, cette appréciation en faveur de l'arabe apparaît, dès le VIII^e siècle, comme liée au caractère sacré de la langue : le Coran vante la clarté de la langue arabe, pour le philosophe Abū Ḥātim al Rāzī, il est réputé intraduisible. Dans le traité du X^e siècle *al-Ṣāhibī fī Fiqh al-Luġa* d'Ibn Fāris, la langue (*kalām*) est approchée en termes de clarté (*bayān*), de système (*luġa*), de compréhension (*fahm*). Ibn Fāris illustre la supériorité de l'arabe en montrant sa richesse lexicale et ses capacités rhétoriques. Chez Ibn Ğinnī, dans un contexte socio-politique qui faisait déjà de la langue arabe la langue de prestige, la vénération de l'arabe par ses locuteurs s'accompagne d'une volonté de la préserver des influences étrangères (notamment du persan). D'autre part la connaissance de l'arabe, selon lui, peut aider au développement de la langue maternelle chez les non-natifs. Ibn Ğinnī reconnaît des traits communs aux langues (*ma'ānī*) qui permettent de comparer les langues, et de les niveler.

Alice Vittrant ré-ouvre le dossier de la simplicité supposée des langues d'Asie. Comme on l'a dit plus haut, on reconnaît généralement la discussion entre Humboldt et Abel-Rémusat comme l'épisode ayant inauguré cette discussion : Humboldt voyant dans les langues flexionnelles un modèle de complexité linguistique et un aboutissement de l'évolution linguistique, Abel-Rémusat lui répondant en développant son argumentation à partir de l'étude du chinois. L'auteure nous montre, à partir d'exemples pris à différentes langues d'Asie du Sud-Est, notamment au birman qu'elle connaît

particulièrement bien, que la complexité des langues d'Asie est un non-vu de certaines théories linguistiques se fondant sur ce qui est « exprimé », car ces langues ont un fonctionnement largement pragmatique, le contexte tenant une place fondamentale dans l'interprétation. De plus, ces langues n'expriment pas forcément les indices personnels, marquent très peu les temps, ce qui, on le comprend, a pu servir d'argument pour conclure à leur simplicité. Vittrant parle en conséquent d'une complexité « cachée », rappelant que la « découverte » des langues asiatiques au XIX^e siècle avait déjà participé à mettre à mal la focalisation excessive des linguistes sur la morphologie comme révélatrice de leur complexité linguistique. Elle rappelle que la discussion de la mesurabilité de la complexité des langues, à laquelle elle se propose ainsi de participer, à la lumière d'exemples pris dans différentes langues d'Asie du Sud-Est, est un sujet de nouveau admis scientifiquement depuis la fin du XX^e siècle, après son bannissement dans la période précédente, qui cherchait à défendre l'équité des peuples, des cultures et des langues contre les débordements racistes. On pourrait dire qu'Alice Vittrant, dans une certaine mesure, en répondant aux tenants actuels de la mesurabilité de la complexité linguistique, réitère le geste d'Abel-Résmusat répondant à Humboldt.

Jacques François revient sur un autre épisode, moins connu, de la hiérarchisation des langues : celui de l'approche des langues mandingues par Heymann Steinthal aux prises avec les idées de son époque. François rappelle d'abord que le projet global de Steinthal, exprimé dans le titre de son mémoire d'habilitation, était une synthèse de la linguistique de Humboldt et de la philosophie de Hegel, retenant notamment du premier les idées de « génie de la langue » (*Sprachgeist*) et d'« esprit des peuples » (*Volksggeist*) et du second la dialectique de l'évolution d'âge en âge de l'esprit du monde (*Weltgeist*). Cette vision évolutive va marquer sa typologie linguistique, mais aussi sa vision des langues et des peuples. Son essai sur les langues mandingues (qui a remporté le prix Volney en 1851) se présente d'ailleurs comme une illustration de sa hiérarchisation des langues du point de vue de leur morphologie, celle des langues en question étant déficiente par rapport aux langues flexionnelles qui représentent l'aboutissement de l'évolution linguistique. François

propose, en fournissant un tableau très utile, une comparaison du classement des types linguistiques proposé par Steinthal en 1860 avec celui de Humboldt (dont Steinthal s'est évidemment inspiré), montrant à la fois les acquis scientifiques (le chinois remonte ainsi dans l'échelle d'évaluation de Steinthal) mais en même temps le point de vue hiérarchisant dont il procède, qui lie systématiquement forme / informe des langues et des représentations qui en découlent. Ceci aboutissant à un bilan plutôt négatif à propos de Steinthal, qu'on imagine habituellement plutôt du côté de Humboldt que de Gobineau, puisqu'il établit par exemple que certains peuples / certaines langues n'ont pas été dotés de la même manière, et qu'il ne reste aux peuples civilisés que le devoir moral de prendre soin des peuples défavorisés... S'ajoute également comme motif de l'évaluation hiérarchisante des langues chez Steinthal, la transposition consciente d'un modèle de représentation de l'évolution biologique et de sa conception de la forme, au domaine linguistique. François propose un tableau reprenant le raisonnement de Steinthal afin de figurer cette transposition du modèle de la morphologie biologique à la morphologie linguistique. Dans l'analyse des langues mandingue, elle apparaît par exemple lorsqu'il conclut à un « manque d'isolation des représentations » dans la langue soso, ceci renvoyant à l'image de la monade, un élément biologique indépendant et isolable.

José Edicarlos De Aquino analyse les motifs de la hiérarchisation des langues dans les *Traços Geraes de Linguistica* (1880) de Júlio Ribeiro, ouvrage considéré comme le premier ouvrage de linguistique au Brésil, ouvrage dont l'approche est largement marquée par un questionnement sur l'origine du langage et sur son développement, et dont l'un des objectifs est de proposer une typologie des langues. De Aquino situe le projet de Ribeiro par rapport aux théories sur l'origine du langage au XIX^e siècle et en particulier par rapport aux recherches françaises mêlant linguistique et anthropologie, en particulier Henri Lefèvre qui lui sert de modèle pour penser les différents stades de l'évolution du langage et de l'humanité. Ribeiro imagine sept périodes successives, les premières préhistoriques (traduction des impressions en cris de douleur ou de joie, usage démonstratif en vue de la communication, invention des mots par généralisation des impressions), puis des périodes

historiques (transformation des éléments antérieurs en substantifs et en verbes ; puis se succèdent les périodes monosyllabique, agglutinative amalgamante et contractée). Ces stades du développement des langues correspondent à sa typologie linguistique : ainsi le chinois est rangé dans la catégorie des langues monosyllabiques, l'étape la plus ancienne et la moins élaborée du développement des langues modernes. Des explications politiques, sociales, économiques (dont la « division du travail »), artistiques, scientifiques sont également données pour expliquer l'évolution favorable des langues.

Dans la troisième partie, il s'agit de *la langue et la pensée*. Jusqu'ici nous avons traité du deuxième millénaire, avec parfois un plongeon dans le troisième. Le chapitre de Maria Chriti repousse cependant la période de sept siècles, montrant comment les écrits d'un philosophe néoplatonicien du troisième siècle, Porphyre de Tyr, construisent un récit de l'origine et de l'évolution du langage qui repose sur un progrès évolutif à partir d'une simplicité initiale, aboutissant à la complexité, avec l'implication d'un progrès intellectuel correspondant. Cette correspondance présumée finira par s'avérer être le talon d'Achille du modèle, en particulier à la fin du xx^e siècle et après, lorsque les implications sur la simplicité seront largement exposées comme fondées sur des hypothèses préjudiciables. L'œuvre de Porphyre a servi de base à l'école néoplatonicienne d'Alexandrie aux v^e et vi^e siècles, et cette continuité historique suggère fortement qu'il faut accorder encore plus d'attention à ce penseur qui, bien qu'il ne soit certainement pas oublié, tend à être si étroitement associé à des idées et positions particulières, que ses idées vis-à-vis de la simplicité linguistique ont été marginalisées.

Bien qu'à la fin du xx^e siècle le lien langage-esprit se dissocie des comparaisons intellectuelles, il ne disparaît pas – au contraire, il assume l'une de ses manifestations historiques les plus fortes dans la grammaire transformationnelle-générative de Noam Chomsky. L'article de Jean-Michel Fortis étudie la relation complexe qui existait à l'époque chomskyenne entre la linguistique et la psychologie, plus particulièrement de la « psycholinguistique transformationnelle » qu'il caractérise comme entrant dans un bref mariage avec la grammaire générative, suivi d'un « divorce à l'américaine ». Fortis

construit un cadre dans lequel un large éventail de théories et de méthodologies syntactiques, dont certaines ne sont généralement pas classées comme génératives ou psycholinguistiques, peuvent être analysées comme des réponses aux tensions créées par ce conflit de sous-champs, y compris les différences doctrinales concernant la complexité des transformations et du « processing ».

La complexité et la société est le sujet des deux chapitres suivants, qui portent sur la manière dont les conceptions linguistiques de la simplicité et de la complexité ont fait l'objet de tentatives d'applications pédagogiques dans un contexte sociologique. En Grande-Bretagne, Basil Bernstein est l'auteur ayant le plus cherché à articuler la complexité de la langue et ses conséquences pédagogiques. Ses travaux sur les codes « *restricted* » et « *elaborated* » faisaient partie d'un programme pour améliorer l'éducation des enfants de la classe ouvrière, en sensibilisant les enseignants au fait que la langue familiale de ces élèves manquait, selon Bernstein, de la complexité de leurs camarades de couche moyenne et supérieure. Marie-Madeleine Bertucci fait ressortir le contraste entre l'approche de Bernstein et celle de William Labov, qui en a pris le contre-pied en plaidant pour l'acceptation du Black English, l'idiome de la plupart des Noirs américains, comme une langue à part entière, plutôt qu'une déformation de l'anglais standard. Ici la cible est encore une fois la sensibilisation des enseignants et des institutions dans lesquelles ils travaillaient. Labov a démontré que le Black English est gouverné par des règles, qui ne sont pas moins complexes que celles de la langue standard, voire parfois plus. Il a grandement contribué à l'acceptation du Black English dans le système éducatif américain.

Bernstein figure également en bonne place dans le chapitre de John E. Joseph, aux côtés de son camarade linguiste Michael Halliday, qui a beaucoup fait pour promouvoir les conceptions de Bernstein en linguistique appliquée. Joseph compare et oppose leur approche au type de simplification structurelle que l'on trouve chez les syntacticiens Lucien Tesnière et Noam Chomsky. Le chapitre contient une correspondance inédite entre Tesnière et un instituteur français qui a appris à ses élèves à effectuer l'analyse tesnièreenne par les « stemmas », dans laquelle même les phrases les plus compliquées ont un centre « solaire » auquel tout se connecte. Le générativisme

transformationnel de Chomsky était motivé par une simplification dans le même esprit, réduisant les structures de phrases et les classes de mots jusqu'au plus petit dénominateur commun, et il a suscité de nombreuses tentatives d'application par des pédagogues qui croyaient faire avancer la vision chomskyenne, inspirée par Humboldt, de la « créativité linguistique infinie » des enfants.

Les deux derniers chapitres concernent des tentatives de *mesure quantitative de la complexité linguistique*. Margaret Thomas poursuit le thème pédagogique, en proposant la première étude historique du développement de la « T-unit », une mesure de la « maturité » syntaxique – autrement dit de la complexité – créée par le pédagogue américain Kellogg W. Hunt. Thomas montre les liens qu'avait la T-unit avec la linguistique théorique des années 1950 et 1960, pour laquelle il a offert un pont aux pédagogues cherchant à mettre en pratique certains aspects de la syntaxe générative, par exemple. La T-unit n'est pas entièrement oubliée en linguistique appliquée et en psychologie de l'éducation, mais pour la plupart des lecteurs de l'article de Thomas, ce sera une révélation.

Enfin, Vassilis Symeonidis et Nikolaos Lavidas passent en revue les tentatives de mesure de la complexité du travail des linguistes historiques des dernières décennies, ainsi que les controverses que ces tentatives ont soulevées. En se concentrant sur le processus de grammaticalisation, les auteurs proposent leur propre dichotomie entre complexité « structurelle » et complexité « dynamique », où la première représente le mode plus traditionnel d'énumérer les structures et les options que la grammaire contient ou autorise, et la seconde une démarche diachronique montrant la façon dont le « retranchement » progressif des structures nouvellement créées rétablit l'équilibre de complexité que l'innovation initiale a perturbé.

Bibliographie

- Joseph, John E. & Frederick J. Newmeyer. 2012. "All languages are equally complex": the rise and fall of a consensus. *Historiographia Linguistica* 39(2-3). 341-368.

Lovejoy, Arthur O. & George Boas. 1935. *Primitivism and related ideas in Antiquity*. With supplementary essays by W. F. Albright and P. E. Dumont. Baltimore : Johns Hopkins Press; London: Oxford University Press, Humphrey Milford.